

L'adieu au cinéma du réalisateur Paul Vecchiali

Le dernier film du cinéaste, achevé quelques jours avant sa mort, en 2023, à l'âge de 92 ans, est un hommage à Jean-Luc Godard

BONJOUR LA LANGUE

Souvent, le dernier film d'un grand cinéaste constitue un objet de choix pour la cinéphilie. Loin de manifester une décadence, c'est là, au contraire, que se dépose son geste le plus radical, dépouillé de tout. *Bonjour la langue*, le dernier film de Paul Vecchiali, achevé quelques jours avant sa mort, le 18 janvier 2023, à l'âge de 92 ans, est précisément de ces ultimes coups de dés. C'est à la fois une expérience sur la corde raide, tournée en une seule journée (le 4 octobre 2022), ainsi qu'un mélodrame pur jus, cette science de l'émotion dont le cinéaste fut un praticien acharné. Il y cite ouvertement *Frontière chinoise* (1966), autre dernier film, de John Ford, le roi du western, qui se terminait sur ces mots restés célèbres : *So long, you bastard!* (« Au revoir, salopard ! »). Le dernier film est toujours de l'ordre du défi.

Bonjour la langue s'annonce dès l'ouverture comme un impromptu, l'un de ces films improvisés avec un comédien complice, comme auparavant *Trous de mémoire* (1984), avec Françoise Lebrun. Ici, c'est avec Pascal Cervo, autre fidèle, que Paul Vecchiali partage l'écran, reconduisant un

dispositif de tête-à-tête minimal. Jean-Luc, musicien, débarque à l'improviste chez son vieux père, Charles, dans la maison d'enfance, après six années de silence. La conversation s'engage, d'abord difficile, hérissée de rancœurs mutuelles. Mais quelque chose tient. Les retrouvailles se jouent en trois actes : dans la cour, au restaurant, puis au parc. Au fil de la journée, le roman familial se reconstitue par fragments autour du secret des origines.

Un duel de jeu

Ex-polytechnicien, fondateur de la maison de production Diagonale, dépositaire d'une esthétique frondeuse, Paul Vecchiali s'était, depuis le milieu des années 2000, retiré d'une industrie qui s'acharnait à l'ignorer. Il continuait néanmoins à tourner en franc-tireur indépendant, avec les moyens du bord, de sa villa du Plan-de-la-Tour, dans le Var, loin de Paris. Sa production « casse-cou » donnait des films un peu bancals, mais aussi de vraies réussites (*Nuits blanches sur la jete*, 2014 ; *Un soupçon d'amour*, 2020). *Bonjour la langue* couronne cette période frugale, en film d'un seul trait, d'une facture précaire, peut-être, mais net, précis, visant juste, et d'une bouleversante frontalité sous ses airs joueurs. C'est la

vieillesse exposée du cinéaste comme sa résistance qui se donnent en pâture à la fiction.

Ici, la parole est maîtresse, c'est elle qui dicte l'action avec le dialogue, forme idéale pour confronter les points de vue du père et du fils, faire la part du passé et du présent, de la vérité et du mensonge. Le duel père-fils est aussi un duel de jeu, dans tous les sens du terme. A commencer par les postures. L'un arrive, bagage à la main, debout et démuné, tandis que l'autre le reçoit assis, siégeant dans son domaine en patriarcat sûr de lui.

Le vieux père, grabataire madré, maîtrise ses effets, sait tirer sur la corde sensible puis se montrer tranchant. On le découvre retirant son masque (à cause du Covid-19), effet de scène et comble du comédien voulant convaincre qu'il ne joue plus. Le fils, plus à fleur de peau, tempère sa colère sous les sourires crispés et tente de lui opposer un contre-récit. D'abord filmés en champ-contrechamp, les personnages finissent par parta-



Pascal Cervo et Paul Vecchiali. LA TRAVERSE

Se dégage du film une idée performative de la fiction, qui naît de presque rien et qui s'invente dans l'instant

ger le même cadre, à mesure qu'ils se rapprochent, s'entendent. Sans jamais que ce champ partagé ne vaille réconciliation. Ce jeu d'oppositions est l'expression même de l'art vecchialien – ce que le cinéaste lui-même définissait comme sa « dialectique ».

Sous sa clarté de trait, *Bonjour la langue* est encore plus retors. Car sous les masques du père diva et du fils prodigue, ce sont encore le cinéaste et le comédien qui se renvoient la balle. En bon connaisseur de Sacha Guitry, Paul Vecchiali ne fait pas que jouer dans son film, il

le dirige de l'intérieur. Jean-Luc/Cervo rétorque à son père de fiction : « *Tu joues avec toutes les cartes en main, et moi je n'en ai aucune!* » Il pousse plus loin l'accusation : « *Tu passes ton temps à jouer, à ne rien prendre au sérieux.* »

Cinéaste-comédien, Charles se permet des tours de cabot : ainsi quand il tombe en larmes, une fois, deux fois, si bien qu'à force, on sent la combine. Les ficelles qu'il tire sont celles du mélodrame – mort d'un proche, accident de voiture, solitude, confessions tardives, accroc dans la filiation – dont le film dresse comme un précepte, une mise à nu. Charles en vient même à perdre le fil de son propre récit. « *Es-tu bien réveillé?* », l'admoneste Jean-Luc. L'histoire que se racontent les deux hommes – celle de leur relation impossible – semble en effet noyée dans le rêve, la fabulation, la sénilité, la feinte. Pour lui donner de l'épaisseur, certains plans d'un précédent film, *Le Cancer* (2016), où Pascal Cervo et Paul Vecchiali jouaient

déjà au père et au fils, s'insèrent dans la narration, comme pour en bousculer l'assise théâtrale.

Se dégage du film une idée performative de la fiction, qui naît de presque rien et qui s'invente dans l'instant, fille de la fantaisie et du caprice. Et pour devenir personnage, il suffit de se déclarer comme tel. *Bonjour la langue* recueille ainsi le dernier souffle d'un cinéaste de 92 ans animé d'un tel appétit pour son art qu'il aura tourné jusqu'au bout, et cette persistance acharnée force le respect. Le titre s'entend comme une dernière boutade : un clin d'œil à *Adieu au langage* (2014), de Jean-Luc Godard, cadet admiré de la Nouvelle Vague (plus jeune de presque huit mois), auquel le film est dédié. D'un Mohican à l'autre, il aura été donné à Paul Vecchiali de rester le dernier. ■

MATHIEU MACHERET

Film français de et avec Paul Vecchiali. Avec Pascal Cervo (1 h 20).

L'inextricable enquête sur un féminicide en Iran

Le long-métrage de Nader Saeivar, coécrit avec Jafar Panahi, dénonce frontalement la corruption et les violences faites aux femmes

LA FEMME QUI EN SAVAIT TROP

On connaissait le scénariste dans l'ombre de Jafar Panahi, voici le réalisateur. Si son nom n'est pas connu du grand public, l'Iranien Nader Saeivar, né en 1975, a été lauréat du prix du scénario à Cannes, avec Jafar Panahi, pour *Trois visages* (2018). Panahi, que l'on ne présente plus, a reçu à l'âge de 65 ans la Palme d'or, en mai, pour *Un simple accident*, après un Lion d'or à Venise pour *Le Cercle* (2000), puis un Ours d'or à Berlin, pour *Taxi Téhéran* (2015) – et une kyrielle d'œuvres épurées depuis la Caméra d'or pour *Le Ballon blanc* (1995).

C'est auprès de Panahi que Nader Saeivar a trouvé le courage, comme il dit, de tourner un brûlot contre le pouvoir iranien, *La Femme qui en savait trop*. Pour mémoire, Panahi a été condamné en 2010 à six ans de prison pour « propagande contre le système ». Il a réussi à contourner l'interdiction qui lui a été faite de tourner des films pendant vingt ans, en cachant sa caméra à bord de véhicules (*Taxi Téhéran*), en filmant à domicile (*Ceci n'est pas un film*, 2011), etc. Arrêté en juillet 2022 pour pur-

ger sa peine, Panahi a été libéré en février 2023, après l'annonce de sa grève de la faim.

C'est encore avec Panahi que Saeivar a coécrit le scénario de *La Femme qui en savait trop*, avouons-le un peu rempli à ras bord, entretenant néanmoins une suspense efficace. Ce drame féministe, qui a reçu le prix du public à la Mostra de Venise en 2024, fait écho à la propre vie du réalisateur – qui désormais vit à Berlin – ainsi qu'au mouvement Femme, vie, liberté. Celui-ci est né au lendemain de la mort de Mahsa Amini, en 2022, des suites de son arrestation pour un foulard mal ajusté.

Trois générations de femmes

Cette œuvre coup de poing, mêlant trois générations de femmes, travaille habilement les liens familiaux (pas forcément biologiques) pour actionner les fils du récit. C'est l'histoire d'une chorégraphe, Zara (Hana Kamkar), qui pourrait s'épanouir dans son métier si son mari, Solat, ne lui menait pas la vie dure. Cet homme qui a fait carrière estime que les activités de sa femme peuvent lui nuire professionnellement. Il commence à la frapper, lui demande de fermer son école de danse... Mais, comme Zara le dit à ses élèves, « une fois que vous commencez à danser, allez jusqu'au bout ».

Zara peut trouver du réconfort auprès de Tarlan, sa mère adoptive aux longs cheveux blancs, subtilement incarnée par l'actrice Maryam Boubani, connue pour son engagement politique et son choix de ne pas porter le hijab. Tarlan, ancienne enseignante d'histoire, continue ses activités militantes et syndicales, lesquelles lui ont déjà valu quelques revers (perte d'un logement, etc.). Ajoutons un troisième personnage féminin, Ghazal (Ghazal Shojaei), fille de Zara, la vingtaine, qui compte se passer des règles édictées par les mollahs.

Un jour, Tarlan est témoin d'un féminicide, et dès lors elle cherche à faire payer l'assassin. L'état se resserre sur la dame âgée, prise dans le piège de la corruption ambiante, où tous les coups sont permis, entre intimidations et menaces, la méfiance s'installant jusque dans la vie intime. Au passage, le spectateur apprendra que l'article 630 du code de procédure pénale iranien stipule que le mari a le droit de tuer sa femme et son amant s'il les surprend en train de commettre l'acte d'adultère. ■

CLARISSE FABRE

Film allemand, iranien, de Nader Saeivar. Avec Maryam Boubani, Ghazal Shojaei (1 h 40).

ART Plus de 1 million de visiteurs pour l'exposition « Louvre couture »

Conçue comme un dialogue entre des chefs-d'œuvre du département des objets d'art du Musée du Louvre et une centaine de pièces marquant de l'histoire de la mode contemporaine, l'exposition « Louvre couture », qui a fermé ses portes dimanche 24 août, a accueilli en sept mois 1 059 205 visiteurs. C'est la deuxième exposition la plus fréquentée de l'histoire de l'établissement, après l'événement consacré à Léonard de Vinci en 2019.

PATRIMOINE L'architecture à l'honneur pour la 42^e édition des Journées européennes du patrimoine

A l'occasion de leur 42^e édition, qui se déroulera du vendredi 19 au dimanche 21 septembre, les Journées européennes du patrimoine mettent en lumière le patrimoine architectural « dans toute sa richesse et sa diversité », a annoncé le ministère de la culture lundi 25 août. « Des monuments emblématiques aux constructions vernaculaires, des décors intérieurs aux objets mobiliers, l'architecture s'y révèle comme un marqueur puissant de l'histoire locale, nationale et européenne, de l'identité culturelle et de la mémoire collective », précise le ministère dans un communiqué. Ces journées ont été créées en France en 1984.

En RDC, la tragédie des chercheurs de coltan

Jean-Gabriel Leynaud suit des « creuseurs », qui extraient le minerai dans de terribles conditions

LE SANG ET LA BOUE

Qui ignore encore que les téléphones portables contiennent des métaux et des minerais rares ? Certains sont obtenus au prix de conditions de travail épouvantables et c'est le cas en République démocratique du Congo (RDC), pays d'Afrique aux sous-sols riches, martyrisé par trois décennies de conflits, ayant causé la mort de six millions de personnes. Une tribune signée par 75 Prix Nobel, publiée dans *Le Monde*, le 4 juin, appelle la communauté internationale à « agir » pour « mettre fin aux souffrances du peuple congolais », attirant l'attention sur le pillage des ressources naturelles par des groupes armés, et leur blanchiment « par l'intermédiaire des réseaux opaques du Rwanda [à l'est de la RDC] vers les marchés mondiaux ».

Le Sang et la Boue, de Jean-Gabriel Leynaud, traduit en images cette tragédie : le documentaire a pour théâtre Numbi, village du Sud-Kivu, dans l'est de la RDC, où se trouve l'un des plus importants gisements de coltan, minerai prisé pour la fabrication des smartphones. Depuis la fin du montage du film, Numbi serait tombé aux mains de l'armée rebelle dite « M23 », soutenue par le

Rwanda, explique le réalisateur. Jean-Gabriel Leynaud fait le choix d'une image stylisée. La beauté des collines verdoyantes contraste avec les amas de boue dans lesquels pataugent les « creuseurs », armés de pelles. Le réalisateur inscrit ses protagonistes dans une sorte de chronique, évitant l'écueil du reportage, même si l'on peut reprocher une approche démonstrative.

Il se dégage une atmosphère de western dans Numbi. On découvre Ujumbé que l'on voit trimer, dans l'espoir de trouver une infime quantité de coltan. Une fois récupéré, au prix d'un travail laborieux évoquant l'époque des chercheurs d'or, le coltan est transporté jusqu'à un bureau de négoce où le rapport de force n'est pas en faveur des travailleurs.

Le cinéaste révèle un microcosme hallucinant : groupes armés surveillant les « creuseurs », files d'humains à la peau recouverte de boue séchée, enfants attirés par le gain qui ont quitté l'école. Ou encore ce plan fugace devant l'entrée d'un sous-sol qui vient de s'effondrer. Ce qui fait dire à l'un des protagonistes : « Nous avons tous un bout du Congo dans nos poches. » ■

CL. F.

Documentaire français de Jean-Gabriel Leynaud (1 h 36).